

II - LES JARDINS DE L'UTOPIE

LA CHARTREUSE

VILLENEUVE-CEZ-AVIGNON

12 JUILLET - 30 OCTOBRE 80

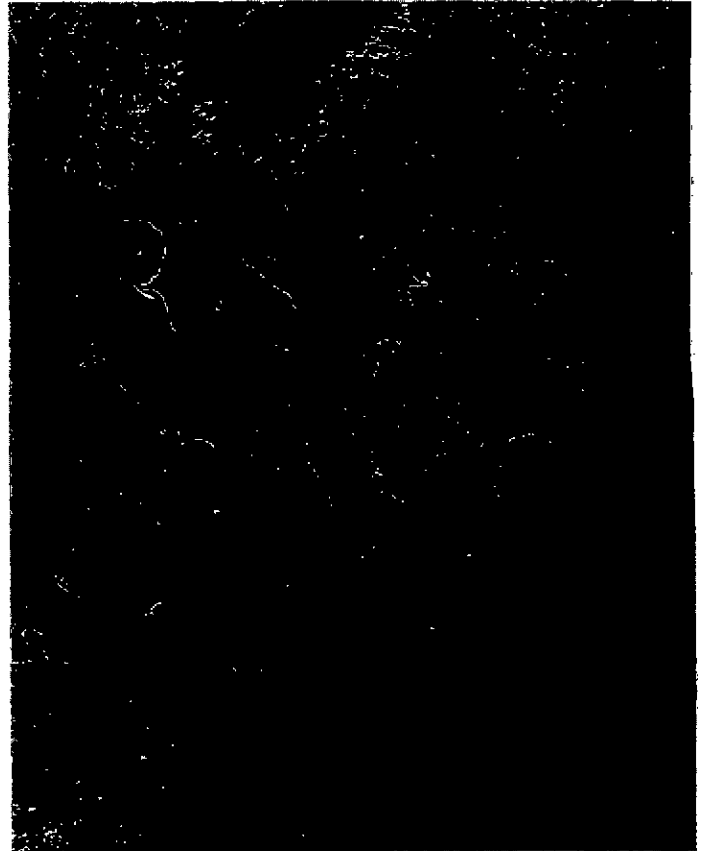
Epicure contre Marx. Perspectives d'Utopie, par Vilèm Flusser.

La Chartreuse est un temple. Elle contient des jardins. Et c'est là où nous sommes invités à imaginer et à concevoir des jardins. Comment éviter les catégories classiques dans un tel contexte ? Par «classiques», je veux dire les catégories juives et grecques, lesquelles sont «classiques» parce qu'elles continuent à nourrir notre pensée, à la classifier. Nous ne pouvons pas échapper à de telles catégories, car ce sont les Juifs et les Grecs qui ont formulé les concepts du temple et du jardin pour nous.

Pour les Juifs, le monde créé par Dieu, était un jardin, et comme il a été créé pour que l'homme l'utilise et le soigne, l'anthropologie implicite est celle d'un homme en tant que jardinier. Quant au concept du «temple», les Juifs ne le concevaient pas comme un espace, mais comme un temps découpé du temps-espace environnant, et réservé à la contemplation de l'Éternel: le temple était le sabbath. Ainsi, pour la pensée juive, l'Utopie (le Royaume de Dieu), était une sorte de sabbath figé dans un monde-jardin. Nous devons en tenir compte quand nous imaginons et concevons le jardin.

Mais c'est vers le contexte grec que cet essai se tournera. Pour les Grecs, le fondement de la pensée et de l'action est la cité, la «polis». Ils n'étaient pas des créatures de Dieu, comme les Juifs, mais ils étaient des animaux politiques, des citoyens. Pour eux, comme pour les Romains, leurs héritiers, le monde n'était pas un jardin, mais une cité: «urbi et orbi». Pour saisir la cosmologie et l'anthropologie grecques, il faut analyser la structure de la cité. La cité grecque est une organisation d'espaces. Il y a des espaces privés, où habitent les citoyens, leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves, où ils travaillent et dorment, où ils mangent et meurent, qui s'appellent «oikoi». C'est la base économique de la cité. Ces espaces-là entourent un espace public, le marché, où les citoyens échangent leurs œuvres et leurs idées, afin d'en vérifier les «valeurs», afin de les «normaliser».

Cet espace s'appelle «agora», et il est le centre politique de la cité, la «république». Quelque part dans la cité, un espace a été découpé et réservé à la contemplation des idées éternelles, (des dieux et de leurs images), et les idées ainsi contemplées donnent naissance aux valeurs politiques. Cet espace est le temple, «temenos», et il est la justification théorique de la cité. La signification du jardin (les «Ketoï» qui se trouvaient dans la cité) n'est pas



L'amour punit (fresque provenant de Pompéi (détail) Musée National de Naples)

évidente dans la pensée grecque: en effet, Platon, notre guide en matière grecque, n'est pas en sympathie avec le jardin.

Mais les jardins étaient sans doute l'aspect hédoniste de la cité (nous dirions des espaces «libidineux», où le «principe du plaisir» régnait).

Platon ne sympathise pas avec les jardins, car il est «académique». Sa pensée est celle d'un temple, (le temple du dieu Akademos). Il est théoréticien. Mais nous connaissons deux écoles de la pensée grecque qui peuvent nous aider à discerner ce que le jardin signifie pour les Grecs. L'une est la Stoa, ce qui signifie la portière du temple, l'espace intermédiaire entre temple et jardin. Les Stoïques, comme la Chartreuse, occupent la zone qui se place entre temple et jardin, entre théorie et plaisir. Et n'oublions pas que les Stoïques gouvernaient l'Empire romain avant qu'il soit conquis par les chrétiens qui étaient occupés à établir le Royaume de Dieu juif.

Mais c'est surtout l'autre école, celle d'Epicure, qui avait les deux pieds plantés dans le jardin. L'Antiquité l'appelait «oi apo ton kenton» (ceux du jardin). C'est avec elle que nous pouvons apprendre la signification des jardins.

Epicure habita un jardin près du Dipylon d'Athènes, et il le soignait avec ses disciples. En matière de «métaphysique», il était radicalement matérialiste, mais ce n'était pas sa préoccupation principale. Son intérêt se dirigeait vers l'éthique. Il n'était pas théoréticien, mais penseur pratique. Son critère du Bien et du Mal est la sensation, «aisthesis». Il était un homme esthétique dans un sens que nous commençons à peine à comprendre à présent. L'éthique (le comportement politique et privé) était, pour lui, question esthétique. C'est la sensation agréable qui est le Bien (to agathon). Mais ceci ne le conduisit pas vers un hédonisme vulgaire, vers la recherche de n'importe quel plaisir. Au contraire: il pense que c'est le plaisir permanent, lequel ne produit pas des souffrances postérieures comme le font la plupart des plaisirs, qui doit être poursuivi. Et un tel plaisir suprême, lequel est le Bien suprême, ne peut pas être mouvement, mais bien repos. C'est dans le calme de l'esprit, «ataraxia», et dans l'immobilité du corps, «apatia», que se trouve le plaisir suprême. C'est l'absence du Mal, (des troubles et des souffrances). Et ce qui nous tourmente le plus, c'est la crainte des Dieux et de la mort. Il ne nie pas l'existence des dieux et de la mort, mais il enseigne que ce sont là des choses qui ne nous concernent pas. Les dieux ne s'occupent pas des hommes, et les hommes ne doivent pas s'occuper d'eux. Quant à la mort, la meilleure façon de vivre est de l'ignorer. La bonne vie, la vie esthétique, est une vie vertueuse et abstinente, une vie de la sagesse, «philosophia», précisément parce qu'elle est une vie dédiée au plaisir suprême. En somme, une vie dans le jardin.

Ceci nous permet la vision suivante du jardin grec: la base de la vie est l'économie. Cette infrastructure est proprement insignifiante, sauf si elle mène vers la politique, où règnent les «normes». A son tour la politique est un pas vers la théorie, laquelle contemple ces normes. Et elle est, à son tour, une préparation pour la bonne vie, dédiée au plaisir suprême de la sagesse abstinente. La maison privée est un pas vers le marché, le marché un pas vers le temple, et le temple un pas vers le jardin.

Je le répète: nos pensées et nos actions sont nourries par des catégories juives et grecques, soyons-en conscients ou non. C'est cela qui fait de nous des «occidentaux». Nous avons deux anthropologies, deux images et deux concepts différents de ce qu'est l'homme. Selon notre héritage juif, l'homme est un jardinier, et selon notre héritage grec, il est un habitant du jardin.

A première vue, il n'y a pas de contradiction profonde entre ces deux visions de l'homme. On peut être à la fois jardinier et

habitant du jardin, ou, on peut l'être alternativement. Mais en réalité, les deux visions sont incompatibles. Celui qui habite le jardin se trouve dedans, et le jardinier le transcende. L'un accepte le jardin (c'est sa «Lebenswelt»), l'autre le prend en tant qu'objet de manipulations. Voilà deux niveaux d'existence incompatibles. Ils sont voués au conflit, et dans notre conscience individuelle, et dans l'histoire de l'Occident. Et nous sommes mieux placés que les générations précédentes pour le constater.



Villa Adriana, villa d'Adrien. Le Nil et la colonnade (Allinari)

En termes grecs: dans la vision juive, le jardin est l'objet du temple, et dans la vision grecque le temple est un pas vers le jardin.

Dans la perspective de la Chartreuse: pour l'héritage juif, l'église est entourée de jardins, afin que les moines s'y préparent pour le service de l'Eternel; et pour l'héritage grec, les jardins de la Chartreuse sont l'espace où les moines mènent la bonne vie.

En termes actuels: pour l'héritage juif, le jardin est l'objet de l'application des modèles, et le monde doit être changé suivant des considérations théoriques (scientifiques, politiques, esthétiques). Et pour l'héritage grec, nous devons nous efforcer de jouir le mieux possible du jardin (le monde), et nous devons le faire en défilé de la mort, et dans le sens du sage plaisir.

Pour préciser mieux le problème: l'incompatibilité de nos deux héritages concernant le jardin (et l'homme), s'articule, à présent, sous la forme du marxisme et d'un nouvel avatar de l'épicurisme. Le marxisme incarne l'héritage juif qui se présente à nous:

nous sommes des jardiniers qui doivent changer le monde, construire le Royaume du Ciel sur terre, et le faire de dehors, à partir de la transcendance des théories.



Un moine cherchant paix et repos dans une petite maison au creux d'un arbre (d'après une miniature Italienne de la fin du 15^e siècle).

Et notre héritage grec se présente, (après avoir été supprimé longtemps par l'idéologie officielle, soit chrétienne soit libérale, soit socialiste), sous forme d'un épicurisme nouveau qui envisage une intégration plaisante, libidineuse, dans le monde concret, le jardin où nous nous trouvons. Il envisage, non pas de changer le monde pour combattre le Mal (il se méfie de tout changement, parce qu'il se méfie de toute théorie), mais il envisage de combattre le Mal par la Vertu existentielle qui consiste à éviter de causer et de supporter des peines. Je crois que la nouvelle forme de l'épicurisme est le véritable thème de l'événement auquel nous participons à la Chartreuse.

Cet épicurisme nouveau assume des formes nombreuses et déconcertantes. Une de ces formes provient de Freud, et on peut citer Reich d'un côté, et Marcuse de l'autre. Le plaisir suprême

qu'il faut poursuivre est la libido au sens sexuel: cet épicurisme-là est orgasmique. Un autre épicurisme naît de la phénoménologie, laquelle est un résultat de la crise de la science moderne. Les difficultés formelles et pratiques des théories scientifiques ont conduit à conseiller «de retourner aux phénomènes mêmes», «de donner la parole aux phénomènes», et d'abandonner la recherche futile de la vérité objective en faveur d'une connaissance concrète, intersubjective.

Un autre épicurisme encore provient des considérations écologiques. La manipulation technique du monde et de l'homme est interprétée comme perturbation dangereuse de l'équilibre fragile de la «nature» (du jardin), et le respect de cet équilibre est recommandé pour que l'homme et la société puissent mener la Bonne Vie, une vie plus modeste et moins dirigée vers la consommation, une vie plus «naturelle» dédiée à des plaisirs plus abstinentes.

Et un épicurisme différent encore provient d'une sorte de religiosité qu'on ne devrait pas hésiter à appeler païenne. Elle recommande de s'abandonner à la sensation plaisante, ce qui est une espèce de mysticisme esthétique dont le mouvement hippie, et la Californie en général, est un bon exemple.

Ces nombreuses formes d'épicurisme se mélangent, et elles ont parfois des aspects surprenants. L'un est que la science et la politique (ces formes de vie actives, non apathiques), sont vues en tant que formes d'art. Un autre en est que les modèles ne sont plus aperçus comme des impératifs, mais comme des éléments d'un jeu qu'il faut manipuler. Ainsi il est évident que le nouvel épicurisme est une réponse aux difficultés inhérentes au marxisme, et à la science, et qu'il est un pas en avant, à partir des théories vers la praxis, à partir du «temple» vers le «jardin». Mais on ne peut pas nier que, du point de vue du marxisme, un tel épicurisme est un symptôme de décadence, d'une société prête à s'abandonner à une action révolutionnaire venant de l'extérieur. Ainsi l'abandon de la théorie, et l'engagement dans une vie concrète dédiée au plaisir suprême, peuvent être considérés comme invitation aux autres (au Tiers Monde), d'en finir avec nos modèles.

Mon propos n'est pas de trancher entre nos deux héritages concernant le jardin et l'homme. Je veux seulement attirer l'attention sur la dichotomie que le concept du Jardin cache dans notre civilisation.

Je crois que c'est cela la question, quand il s'agit, comme ici et maintenant, de jardins.

Vilém FLUSSER
(texte traduit de l'anglais)